



MATT TURNER

PEG & BILL CARROTHERS

The Voices Are Gone (The Music of Stephen Foster)

Matt Turner (cello), Peg Carrothers (voc), Bill Carrothers (p, voc). Entre le 5 janvier et le 28 avril 2008.

★★★ *INSPIRÉ*

Quatre ans après "Armistice 1918", on retrouve avec plaisir un projet du producteur Philippe Ghielmetti avec le couple Carrothers et le violoncelliste Matt Turner (qui en est l'initiateur). Il s'agit d'un disque autour du compositeur du XIX^e siècle Stephen Foster, auteur des premiers "tubes" de la chanson folk américaine. Ce disque creuse le sillon de la mémoire musicale des États-Unis avec beaucoup d'inspiration, d'originalité et de tact. Il nous fait voyager dans un univers où

domine le sentiment de tristesse et de désillusion (accentué par le violoncelle et la voix diaphane de Peg Carrothers). *My Old Kentucky Home*, *Good Night* constitue le fil rouge de ce CD (avec cinq versions différentes) dans lequel on distinguera aussi les deux adaptations de *Beautiful Dreamer*.
Lionel Eskenazi

▶ **Beautiful Dreamer (version de six minutes)**

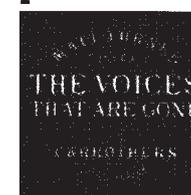
1 CD Illusions 313003 - Distribué sur illusionsmusic.fr.



JAZZ
Matt Turner / Peg & Bill Carrothers
THE VOICES THAT ARE GONE

Illusions Music
www.illusionsmusic.fr

En voulant honorer la mémoire de Stephen Collins Foster, ce trio produit un chef-d'œuvre



À l'origine de ce projet, il y a la volonté tenace d'un producteur, Philippe Ghielmetti, qui croise la musi-

calité pugnace du violoncelliste Matt Turner. Entre les deux, l'envie d'honorer la mémoire de Stephen Collins Foster, compositeur du XIX^e siècle. Connus pour leurs travaux dans le même sens, les noms de Peg et Bill Carrothers s'imposent comme une évidence. À l'époque très populaires, les mélodies de Foster servirent de bande-son aux Minstrels et nourrirent plus d'un pianiste en chambre. Célébré comme l'un des pères fondateurs de la musique américaine, le natif de Pittsburg est mort dans la misère à Manhattan, laissant pour seul testament une kyrielle de compositions pour la postérité. « *Camptown Races* », « *My Old Kentucky Home* », sans oublier « *Oh Susanna* », considéré comme l'hymne de la ruée vers l'or. Tous au programme de ce trio qui plonge dans les tréfonds de la mémoire de l'americana pour en tirer de nouvelles perspectives dans des improvisations qui visent à ne garder que l'essentiel : la beauté lyrique et les trouvailles harmoniques de telles chansons. Impressionnant.

JACQUES DENIS

novembre 2008



Americana

Par Franck Bergerot

Deux CD inattendus aux sources de l'Amérique profonde.



"**Ramblin' Boy**" (Emarcy/Universal) de **Charlie Haden** est country, ni plus ni moins. Rattrapé par son passé, le contrebassiste fournit en guise d'alibi son premier enregistrement, à l'âge de deux ans sous le nom de Cowboy Charlie avec ses parents alors vedettes d'une radio locale. Entouré de sa femme Ruth

Cameron et de ses enfants (Tanya, Josh, Rachel, Petra, tous chanteurs), Haden fait défiler les voix de Bruce Hornsby, Elvis Costello, Rosanne Cash, Ricky Skaggs et fait accompagner la sienne par Pat Metheny (également présent pour une méditation instrumentale sur le drame politique de Katrina). Sur le plan instrumental, le gratin du country est là : Ricky Skaggs (mandoline, bjo), Sam Bush (mandoline) et son vieux complice Bela Fleck (bjo), Jerry Douglas (dobro), Stuart Duncan (vln), Bryan Sutton, Russ Barenberg (g)... et Charlie à la basse. Après les visions de Bill Frisell, cette perfection country premier degré peut laisser de marbre. Mais après tout, n'y retrouve-t-on pas ce fameux *Old Joe Clark* que Charlie Haden servit tel quel en guise de solo au *Ramblin'* d'Ornette Coleman en 1959? Le retour aux sources auquel le violoncelliste **Matt Turner** invite Peg Carrothers (voc) et Bill Carrothers (p) est d'une autre nature. On sait la fascination du pianiste pour les musiques qui peuplent l'histoire et on l'imagine à l'unisson de "ces voix disparues" ("**The Voices that are Gone**", www.illusionsmusic.fr). Tous trois se sont plongés dans l'œuvre de Stephen Foster (1826-1864), membre d'un minstrel show (parodie du folklore noir) puis auteur à succès dont le répertoire alimenta l'Amérique profonde après qu'*Oh! Susanna* soit devenu en 1847 le premier tube de la musique américaine. Il en résulte une musique de chambre improvisée traversée par les lambeaux mélodiques que traînent derrière elles les âmes défuntes de l'Americana et dont Bill Carrothers torsadent les harmonies à sa manière, bouleversante.

<http://blogdechoc.over-blog.com/>

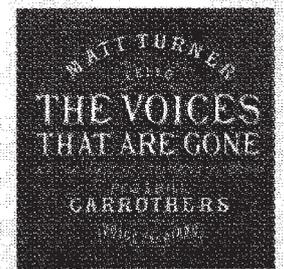
D'emblée, Matt Turner utilise son violoncelle comme une contrebasse. Ses doigts en pincent les cordes, les tirent, les font vibrer. La caisse de l'instrument amplifie des accords de blues. Peg Carrothers en dévoile la mélodie dans la pièce suivante, My Old Kentucky Home, une reprise du premier morceau, un thème qui occupe cinq plages de l'album, toutes différentes. Un piano (Bill Carrothers), une voix et un violoncelle nous donnent du vague à l'âme, la nostalgie de vieilles chansons associées à l'histoire de la grande Amérique, des mélodies qui, aujourd'hui encore, parviennent jusqu'à nous. Coproducteur de cet album, à commander de toute urgence sur <http://www.illusionsmusic.fr/>, Philippe Ghielmetti a découvert My Old Kentucky Home dans un film de John Ford, "The Sun Shines Bright" ("Le Soleil brille pour tout le monde"). Son auteur, Stephen Foster (1826-1864) est un des pères de la musique américaine. Ses compositions se retrouvent dans tous les genres musicaux dont ce pays donna naissance, le folk, la country music, le rock, le jazz et même chez Charles Ives, dont l'œuvre, parsemée de singularités harmoniques et rythmiques, résonne d'échos de musiques populaires. Comme Matt Turner l'explique dans ses notes de pochette, les « amples sauts harmoniques » de Foster favorisent l'improvisation. Si la voix respecte fidèlement l'aspect mélodique des partitions, ces dernières inspirent au violoncelle et au piano des accords, des harmonies très personnelles. Matt et Bill jouent parfois les thèmes avec dévotion (My Old Kentucky Home, plage 10), mais offrent aussi de nouveaux habits à ces morceaux. Relectures rythmiques (Oh ! Susanna, Hard Times Come Again No More) et dissonances orchestrées (l'introduction de Beautiful Dreamer, Camptown Races) font ici bon ménage, la voix et les deux instruments parvenant à créer un climat, une féerie sonore grandiose et inquiétante - Jeanie with the Light Brown Hair. S'il vivait encore, Stephen Foster serait probablement surpris par certaines versions très libres que le trio donne de ses œuvres. Il reconnaîtrait ses chansons, mais comme nous serait bien en peine d'en définir les magnifiques musiques. Meilleurs morceaux : Ils le sont tous. Pierre de Chocqueuse

www.sitartmag.com

Encore une histoire de cinéma, comme le précise Philippe Ghielmetti, assidu des ciné-clubs télévisuels et producteur de ce disque à nul autre pareil. Après l'enregistrement de Armistice 1918 avec ces mêmes musiciens, le violoncelliste américain Matt Turner fait part de son envie d'un projet autour de Stephen Collins Foster (1826 -1864), considéré comme le père de cette musique américaine que l'on retrouve notamment le film de John Ford The Sun Shines Bright et dans I Dream of Jeanie de Allan Dwan, film biographique sur Stephen Foster dont toute la musique est constituée de quelques unes de ses partitions (voir la liste complète de ses œuvres sur www.pdmusic.org/foster.html). Quelle bonheur de redécouvrir ces morceaux qu'on a si souvent entendu, un peu oublié et qui resurgissent dans notre mémoire comme ce My Old Kentucky Home, Good Night dans ces cinq interprétations différentes : en solo de violoncelle sonnante presque comme une guitare basse ; chanté par Peg Carrothers de sa voix si pure, désincarnée ; en piano solo ; en version lente comme épurée ou chantée comme une berceuse ; ou bien ce Beautiful Dreamer, composition divinement, rêveusement exposée par le trio puis repris en version chorale avec re-recording après l'intro au violoncelle ; sidérante cette version galopante de Oh ! Susanna, chanson immémoriale que l'on a tous sifflé un jour au retour du ciné après un film de John Ford, n'importe lequel de ses nombreux westerns ...

De cette musique qui, ainsi que l'écrit Matt Turner, n'est ni du jazz, ni de la musique classique ni du blues, ces styles y transparaissent tout au long, on retient la dévotion que portent les musiciens à ce compositeur peu ou mal connu, cet immense respect de la mélodie interprétée, la retenue émotionnelle de Matt Turner, la délicatesse dans les variations harmoniques de Bill Carrothers, la toujours présente qualité de la production, qui font de ce témoignage un document exceptionnel. Jacques Chesnel

MUSIQ



**Matt Turner +
Peg & Bill
Carrothers**
**The Voices
That Are Gone**
1 CD illusionsmusic.fr

Entre jazz, blues et musique classique (compos de Stephen Foster, un contemporain de Charles Ives, début du XX^e), le violoncelliste Matt Turner, le pianiste Bill Carrothers et son épouse la chanteuse Peg nous emmènent aux sources de l'américana. Temps suspendu. Emotion intense. **JF**

Au départ, il y a des images, celles de *The Sun Shines Bright* de John Ford (1953). Puis une musique, signée Stephen Collins Foster (1826-1864), qui fascine depuis plus de vingt ans un producteur cinéophile, Philippe Ghielmetti, dont on connaît déjà le goût assuré pour les projets pensés autour du jazz et du septième art (dernièrement encore l'envoûtant *Ghosts Of Bernard Herrmann* de Stéphan Oliva). Enfin, une coïncidence heureuse : en 2003, pendant l'enregistrement du remarquable *Armistice 1918*, le violoncelliste Matt Turner fait part à Ghielmetti de son envie de consacrer un disque à Foster, considéré à juste titre comme le « père de la musique américaine ». Rendez-vous fut donc pris. Accompagné de Peg (voix) et Bill Carrothers (piano), Matt Turner dévoile aujourd'hui les treize pièces d'un album de toute beauté, parcouru de long en large par le doux frisson d'une mélancolie vagabonde. Au sein de climats intimistes, se raconte une histoire qui promène en son ombre nos souvenirs rendus vivaces, vaste creuset d'images et de solitudes. Des mélodies (re)connues ("My Old Kentucky Home", déclinée cinq fois, "Oh ! Susanna", "Beautiful Dreamer"), oubliées en quelque coin de notre esprit, donnent lieu, sinon présence à un tourbillon de sentiments tapis dans notre mémoire. Cela au rythme de morceaux enchaînés avec un art accompli de la mise en son, qui est aussi une manière de mise en scène: chaque musique de *The Voices That Are Gone*, rendue immédiatement familière, trouve à imprimer sa force émotionnelle au regard de celles alentour, de sorte à composer un tableau harmonique à la fois homogène et contrasté où se nouent drames et bonheurs intimes. Du solo à l'association de timbres piano/voix/violoncelle, du blues à la musique de chambre, de l'utilisation attendue ou dévoyée des instruments (étonnant violoncelle transformé en guitare bluesy sur "Hard Times Come Again No More", qui voit par ailleurs le chant de Peg Carrothers se décupler en chœur gospel), se projette une œuvre trop longtemps restée en sommeil, qui vient s'imposer comme un moment de douce lumière.

L'EDUCATION MUSICALE

Matt Turner met, ici, au jour des partitions quelque peu oubliées de Stephen Collins Foster (1826-1864), l'un des pères de la musique populaire américaine - volontiers utilisées dans les « blackface shows », « minstrelsongs » et musiques de film (*The Sun Shines Bright* de John Ford). Ses compositions se situent aux carrefours de la musique classique, du jazz, du blues et du folksong laissant une large place à l'improvisation. Bien servies par la voix, le piano et le violoncelle, d'amples et audacieuses improvisations se développent à partir de thèmes familiers et confèrent à ce disque une étonnante modernité. Cet enregistrement nous invite au voyage, dans le temps et l'espace, alors, profitons-en !

Il y a un petit côté amusant à recevoir un disque, "The Voices that are gone", projet du violoncelliste Matt Turner autour de la carrière de Stephen Foster le jour de l'élection du premier président noir aux Etats-unis d'Amérique.

Car si Stephen Foster est un monument de la musique populaire américaine, un remarquable compositeur et une authentique source d'émotion musicale, il reste, l'époque le voulait, un auteur de Minstrel, ces parodies infamante de musique noire qui eurent le délicieux paradoxe d'instiller la culture et la musique noire dans tout le pays, de la rendre quotidienne et évidente. Foster cependant était imprégné de culture noire, par l'Eglise de la servante qui l'emmenait parfois, et par un goût particulier pour les chants ouvriers des noirs de son coin... Remarquable, en étant mort en 1864.

Pour revenir sur ce magnifique album de Matt Turner et de son trio, qui nous est offert encore une fois par [Illusions], le cousin des défunts label Sketch et Minium, les reprises de ces musiques populaires américaines qui ont influencé des grands compositeurs comme Charles Hives sont à inscrire dans le travail du pianiste Bill Carrothers, qui fait parti de ce trio avec sa femme Peg. Sur ces trois labels, Bill Carrothers a édité moult ?uvres dont deux font appel aux mêmes intentions : celles de mettre en perspective musicale l'histoire des hommes et leur musique, faire une bande son populaire des faits majeurs qui fonde un devenir commun tout en dépeignant le contexte historique à touches abstraites, sensorielles et chromatiques. Ce fut le cas sur Sketch! avec *Armistice 1918* qui abordait la 1ère Guerre Mondiale du point de vue des belligérants du Front, où avec "Civil War Diaries", album solo sur la guerre de Sécession. Sur "Armistice 1918", l'alchimie est forte, les interventions de Peg Carrothers et de tous les solistes toujours sur le fil de l'émotion, portant le disque très haut, aux confluences du jazz, de la musique contemporaine, populaire ou classique.

Matt Turner est violoncelliste et participait au projet "Armistice 1918". Le fait que Carrothers ne soit pas à l'initiative de ce projet éloigne peut être un peu des conflits émotionnels de la guerre qui semblent le hanter, tout en gardant cet attachement à la musique populaire offerte aux fruits de l'improvisation. Cela donne à ce disque, "The Voices are gone", aride mais tempéré, décharné et intense, une dimension noire et profonde, délicieuse et inquiétante.

Le trio, mené par le violoncelle, un violoncelle transformiste qui passe de la guitare bluegrass à une rythmique cabossée en passant par des morceaux d'archer magnifiques est d'une grande richesse. Les talents de soliste de Bill Carrothers donnent par ailleurs une profondeur au propos et un habillage d'une grande classe et d'une absolue simplicité que la voix cristalline et profonde de sa femme Peg renforce. Le résultat est très sensoriel, la musique s'échappe par tous les chemins de traverse possible dans les carcasses du temps.

La reprise sous diverses forme du morceau "My old Kentucky home, good night" ajoute à cette étrange atmosphère un côté onirique, pour une très belle expérience.

The Voices That Are Gone: The Music of Stephen Foster is a limited edition CD, just 2,000 copies, from cellist Matt Turner, jazz pianist Bill Carrothers and his wife, vocalist Peg Carrothers.

Foster, who lived from 1826 and 1864, was the first professional American songwriter. He used his songs to bridge the gulf between the races and a divided nation. That effort wasn't lost on his contemporaries. "The well of sorrow from which Negro music is drawn is also a mystery," blues pioneer W.C. Handy once opined. "I suspect that Stephen Foster owed something to this, well, this mystery, this sorrow."

He grew up in Pittsburgh and Cincinnati, three decades before the Civil War, and traveled to the South just once, on a riverboat cruise down the Mississippi to celebrate his honeymoon. Yet his songs are strongly identified with the Old South: A revised version of his ballad "My Old Kentucky Home, Good Night" is the state song of Kentucky, and both Georgia and Florida have named state parks after him.

Such Foster songs as the sympathetic elegy "Old Black Joe" sought to purge the racial stereotypes advanced by the minstrels. He is the first songwriter to have referred to a black woman as a lady.

But popularity didn't translate into success. His ebullient "Oh! Susanna" became the theme song of the Gold Rush, but Foster earned just \$100 for that hit because crooked publishers failed to pay his royalties.

In the end, Foster died alone, sick and broke at age 38.

One of his most well-crafted and best-loved songs, "Beautiful Dreamer," was released posthumously.

That wistful ballad provided the title to a Grammy-winning 2005 Stephen Foster tribute that featured John Prine, Suzy Bogguss, Yo-Yo Ma and Alison Krauss, among others, and focused largely on the songbook's pop qualities. The Voices That Are Gone takes a different approach. It's art song at its finest: gorgeous, accessible and inventive. "My Old Kentucky Home, Good Night" appears five times on this 13-track CD, but the caliber of the improvisational interpretations is so high that you never tire of it.

Other tracks include the timely "Hard Times Come Again No More."

Cellist Matt Turner, who conceived the project, opens the CD with a solo-cello version of "My Old Kentucky Home" that is colored with bluesy bass lines and cellistic pyrotechnics; throughout this stellar CD Turner displays a rich harmonic palette and an uncanny ability to evoke haunting melodies. Peg Carrothers is a nightingale, her soothing vocals a welcome balm. And Bill Carrothers is simply one of the most underrated jazz pianists around—savor the haunting lyricism he brings to the ditty "Jeanie with the Light Brown Hair," for instance.

If you want to hear more of this gifted keyboardist—and if you're a jazz fan, you should—seek out the newly released 1992 live session Home Row on the Pirouet label.

Together, this trio takes 150-year-old songs that have been relegated in many people's minds to the dustbin of musical history, or dismissed as novelty tunes, and elevates their dark beauty to the level of art song usually associated with Charles Ives or Charles Sprague Ruggles.

With America at a crossroads, and looking to a president-elect whom a majority of voters feels fits the bill as a "beautiful dreamer," the music of Stephen Foster, decrying hard times and longing for a brighter day, still offers solace to the weary traveler.